

## L'Humidité des Arbres

Nous avons déjà appelé l'attention sur l'extrême humidité qu'occasionne le voisinage des grands bois et des forêts et même de quelques arbres. On a beaucoup trop l'habitude, surtout parmi les gens de la ville, de passer, en été, des heures à l'abri de la lumière, à l'ombre des grands arbres. On y conduit les enfants, même les bébés, sous prétexte qu'ils n'ont, ainsi, rien à craindre des rayons solaires. Assurément, il faut se défier des rayons directs du soleil ; mais la lumière est l'agent microbicide par excellence et il ne faut pas redouter la lumière ; bien au contraire. Celui qui vit en pleine lumière présente un tout autre aspect que celui que celui qui vit sans cesse dans la demi-obscurité des appartements. La plante obligée de croître à l'ombre est sans vigueur.

Mais non seulement le voisinage des arbres est mauvais parce qu'il enlève la lumière, le meilleur des agents vivificateurs, mais parce qu'il crée un milieu particulièrement humide. Et l'excès de vapeur d'eau dans l'air retentit sur la santé. L'humidité gêne les fonctions de la peau, empêche la perspiration, ralentit les oxydations, etc. Résultats directs : malaises, maux de tête, névralgies, troubles circulatoires, rhumatismes, gouttes, etc. Il faut se défier de l'humidité, qui amène encore des refroidissements, des rhumes, bronchites, pleurodynies, etc.

L'arbre est un producteur de vapeur d'eau. Il en enlève au sol de grandes quantités, et il en répand ensuite d'autant plus qu'il en a absorbé.

Voici quelques chiffres qui se rapportent surtout aux céréales et qui montreront jusqu'à quel point une plante peut disséminer de vapeur d'eau autour d'elle. Toutes les plantes transpirent ; les arbres un peu forts encore davantage. L'humidité des plantes de culture est grande ; mais encore, comme elle est produite dans des régions découvertes, elle n'offre pas grand inconvénient, le vent la transportant partout. L'humidité des arbres, au contraire, et des bois surtout, ne se mêle pas facilement à l'air ; elle reste sur place, emprisonnée sous les feuilles, dans le feuillage des branches. Aussi l'air est-il souvent voisin de son degré de saturation sous les bois ! Les rhumatisants et tous les débilés feront bien de ne pas rester dans les bois après les jours pluvieux.

Voici ce qu'un chêne isolé, portant 700,000 feuilles, élimine en cinq mois de végétation : 111,225 kilog. d'eau, d'après M. Van Tieghem ; soit 111 tonnes. C'est quelque chose. En général, on peut avancer que chaque feuille, en 24 heures, verse dans l'air son propre poids d'eau.

Un champ de choux verse, par hectare et par jour, 20,000 kilog. d'eau ; un champ d'avoine, 25,000 ; de maïs, 36,000 ; de blé, 73,000 ; d'orge, 77,000 kilog.

Voilà pourquoi il fait généralement plus humide en été à la campagne, dans le voisinage des champs, qu'à la ville : surtout dans la soirée.

En somme, en rase campagne, l'humidité est vite brisée par l'air en mouvement ; mais sous bois, l'air étant immobilisé, l'humidité y est presque toujours assez forte. Défions-nous donc de l'humidité des arbres !

HENRI DE PARVILLE.

## La Jérusalem Moderne

Toutes différences gardées entre des cochers et des bateliers, on entre à Jérusalem comme on débarque à Jaffa, c'est-à-dire fort secoué. Nous trouvons à la gare des cochers après lesquels ceux de Baalbek sont une livrée de haut style. Encore plus mêlés et plus minables, mais aussi amoureux d'étranges fantasias, ces forabans, écume de vingt races, chargent sur de vieux fiacres, attelés d'haridelles, les voyageurs préalablement dévalisés, c'est-à-dire dépouillés de leurs bagages, par des portefaix qui ont escaladé les wagons avec une furia de pirates montans à l'abordage.

Voyageurs et bagages à peine réunis dans les fiacres, ceux-ci partent à fond de train sur une pente raide, qui traverse la vallée du Hinnom, et se relève brusquement pour gravir la colline de Sion. Ils rasent tour à tour les deux côtés du ravin ; ils se coupent et s'accrochent pour se dépasser, en s'enjuriant à pleine gorge. Notre cocher est un nègre. Les yeux hors de la tête, fouettant ses deux bêtes menées à rênes flottantes, il se grise de vitesse et de bruit.

Nous avons pu, durant cet étrange steeple, jeter un coup d'œil sur les abords de Jérusalem. A droite de la route, une haute muraille surmontée de créneaux et flanquée de tours, couronne l'escarpement. Elle s'appuie sur une forteresse massive, la cité de David. Sa position la préservant des attaques qui, toutes, des Romains aux Croisés, se portaient sur le front Nord, cette forteresse a été

remaniée dans ses parties supérieures, mais la base de la tour principale, avec ses gros blocs en bossage, est la même qu'au temps du roi prophète. A l'angle du bastion s'ouvre la porte de Jaffa, par laquelle, jusqu'à ces derniers temps, les pèlerins d'Europe entraient dans la ville. Ils arrivent aujourd'hui par la Porte-Nouve, récemment ouverte, en face d'un faubourg moderne, où se trouvent l'hôpital français de Saint-Louis, Notre-Dame-de-France, hôtellerie des pèlerins français, et le vaste établissement des Russes. Ces constructions sont monumentales et dignes de Jérusalem ; mais à côté d'elles, des auberges, des cafés, des magasins à l'européenne, donnent à ce coin de banlieue l'aspect d'un village provençal.

\* \* \*

Pour visiter les environs de Jérusalem, peut-être est-il prudent de prendre une escorte ; il est certain, du moins, que cela fait vivre quelques soldats turcs. Au moment où nous sortons de Notre-Dame-de-France, à six heures du matin, un grand escogriffe nous attend pour nous accompagner. Il est long et sec, avec une figure de tristesse, un torse étique, une invraisemblable ouverture de jambes. Les manches de sa vareuse et les jambes de son pantalon s'arrêtent fort loin de ses poignets et de ses chevilles. Il a la courbache au poignet et le sabre autour des reins. Il prend la tête de notre groupe et, deux jours durant, sa grande ombre nous précèdera.

Au flanc du mont des Oliviers, le chemin s'élève presque à pic, poudreux et pierreux, écorchant la terre jaunâtre. Nous atteignons bientôt le sommet. Une haute tour le domine. Il faut renoncer à monter au sommet, car le gardien est allé à Jérusalem, emportant la clef. Notre regret est diminué par la vue qui se découvre du parvis de l'église. Il ne semble pas possible que, de là-haut, cette vue soit plus étendue et plus belle.

Des cercles concentriques de collines grises, séparées par des vallées bleuâtres, ondulent jusqu'à l'horizon. La mer Morte paraît à l'Est, au fond d'un entonnoir gigantesque, croulé à quatre cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Près de six lieues nous séparent d'elle, mais telle est la transparence de l'air qu'on la croirait toute voisine. D'ordinaire, sa nappe est d'un bleu doux. A cette heure, sous les rayons du soleil déjà haut, elle ressemble à un miroir terni. Cet aspect est plus conforme à la légende des villes englouties sous le bitume. Il complète la désolation de ce paysage couleur de cendre, où les taches de verdure disparaissent dans la lumière vibrante. On dirait une cuve infernale où dorment lourdement, sous une buée livide, des flots de plomb fondu. Un grand silence plane sur elle et il semble que, si on élevait la voix, le moindre son retentirait sur ce gouffre avec un fracas de tonnerre.

L'œil suit les contours de la nappe aussi nettement que sur une carte. Au Nord, l'embouchure du Jourdain ferme comme le manche du sombre miroir. Une végétation épaisse foisonne sur les rives du flouve et met quelque vie dans ce royaume de la Mort. Au delà de la mer, l'horizon s'adoucit un peu. Sur l'azur pâle du ciel tranchent les montagnes violettes du pays de Moab. L'une de leurs dentelures est la cime du mont Nebo, d'où Moïse, avant de mourir, découvrit la Terre promise. Du côté de l'Ouest, à certains jours, la Méditerranée se laisse apercevoir vers Jaffa. Ainsi, le prophète aurait embrassé, dans son dernier regard, toute la contrée que Dieu donnait à son peuple. Après la mer Rouge, le Sinaï et le désert, il aurait revu les flots qui battaient les bords d'où il avait arraché Israël captif....

GUSTAVE LARROUQUET.

## DÉPIT FAVORABLE

G. Peignot, dans son recueil des *Testaments célèbres*, raconte ce qui suit :

Un neveu témoignait des attentions sans nombre à une vieille tante, qui sans doute n'était pas dupe de ces affectueux semblants.

Elle meurt. Dans ce pays, l'usage voulait qu'on ouvrit le testament d'un mort dans la chambre où était encore le cercueil.

Le neveu, qui s'attendait à être légataire universel, apprend que la défunte ne lui laisse absolument rien. Pris de fureur, il onvoit sur le cercueil un coup de pied, qui placé sur des chevales tombe et s'ouvre.

La secousse réveille la morte, qui n'était qu'en léthargie.

Elle apprend la cause de sa résurrection. " Allons, dit-elle, n'examinons pas le motif. J'ai une obligation majeure à mon neveu. Je l'en récompenserai. "

Elle vécut encore quelques années, au bout desquelles elle mourut définitivement. Et cette fois, son original bienfaiteur fut son héritier, de par la volonté qu'elle avait exprimée.

## MÊME OCCUPATION

Madame. — Je vois par ce journal que le célèbre ministre protestant Clarke était autrefois serré-frein sur un chemin de fer.

Monsieur. — Je suppose que dans son nouvel état il continue... d'accoupler.